DIXIÈME ANNÉE. — N° 238 1er DECEMBRE 1906 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LES MATÉRIALISATIONS DES SÉANCES MILLER

UN ESSAI D'EXPLICATION

L'examen critique des conditions extérieures des faits et l'analyse des impressions ressenties nous ont conduit à cette double constatation :

1° Les phénomènes n'apportent pas avec eux une sensation d'évidence ;

2° Pourtant, puisqu'aucun truc n'a été découvert et que même aucune supercherie n'est concevable, rien ne permet de douter de leur réalité.

Il s'agit aujourd'hui de résoudre cette apparente contradiction. Nous y parviendrons en considérant, non plus les conditions extérieures des faits ou les impressions qu'ils ont déterminées chez les spectateurs, mais les faits eux mêmes.

Ces faits ont deux aspects, l'aspect *psychologique* et l'aspect *physiologique*, suivant que l'on envisage, dans la matérialisation, la substance qui la constitue ou la volonté intelligente qui l'anime.

Etudions d'abord le côté psychologique.

PSYCHOLOGIE DES PHÉNOMÈNES

Pour déterminer la nature des intelligences qui se manifestaient par le truchement des formes apparues, je ne vois pas de meilleure méthode à suivre que celle qui consiste à rechercher d'abord si ce que nous avons pu apprendre de ces intelligences correspond à l'idée qu'on nous en proposait. Quelle était cette idée ? Elle était très claire.

Les expériences étaient annoncées comme des expériences spirites. Elles avaient lieu sous le patronage de spirites notoires. Miller lui-même ne cachait pas qu'il donnait ses séances dans un but de propagande spirite. C'était donc bien à des manifestations d'esprits désincarnés, à des résurrections momentanées de défunts, qu'on nous conviait.

Est-ce bien à cela que nous avons assisté ?

Pour pouvoir répondre affirmativement, il faudrait que les apparitions nous eussent fourni les moyens de les reconnaître. Or — je parle toujours des seules séances auxquelles j'ai pris part — aucune des formes que nous avons vues se condenser devant nous n'a donné une preuve quelconque de son identité.

Je sais qu'en disant cela, je vais chagriner de très aimables gens qui sont convaincus du contraire ; je suis bien obligé pourtant de montrer, et je m'en excuse, pourquoi je ne partage pas leur illusion.

Les formes déclaraient bien, en apparaissant : « Je suis un tel. » Mais il fallait les croire sur parole. Je n'aurais pas demandé mieux que de le faire pour ma part ; le malheur, c'est que certaines formes semblaient si hésitantes sur leur propre personnalité que, malgré moi, je me défiais.

J'ai cité textuellement (numéro du 15 octobre) le dialogue échangé entre Mme de Valpinson et une forme qui, finalement, déclara être « la tante Touchard ». Je prie le lecteur de se reporter à ce dialogue. Il y constatera que l'apparition jeta d'abord un prénom : *Sophie*, qu'on entendit très bien, puis un nom qu'on dut faire répéter avant de l'entendre nettement : *Lacroix*.

Le cas, d'ailleurs, se présenta souvent. On eût

dit que les formes, indécises sur les noms à prononcer, cherchaient à les pêcher sur les lèvres des assistants. Elles semblaient vouloir faire désigner par les spectateurs eux-mêmes les personnalités dont elles s'affubleraient.

Le moyen était toujours le même. Les formes prononçaient deux ou trois voyelles ou diphtongues et elles attendaient les interrogations. Dans le cas qui nous occupe, l'apparition fit entendre ces deux sons : *a* et *oi*.

Prononcez d'une certaine manière, au milieu d'un auditoire assez nombreux, ces deux sons *a... oi*, il y aura toujours, dans cet auditoire, une personne au moins qui croira y reconnaître un nom familier : B*a*rr*ois*, G*a*ll*ois*, M*a*ll*ois*, L*a*cr*oi*x... La liste serait infinie.

Cette fois, on avait cru entendre : *Lacroix*.

Mais, bien que ce nom soit très répandu, nul, parmi les assistants, ne connaissait de défunt qui l'eût porté.

C'est alors que Mme de Valpinson sauva la situation. Elle venait de se rappeler que, quelques jours auparavant, elle était allée avec une amie de ce nom déposer des fleurs sur la tombe d'une parente de cette amie.

— Vous êtes la tante Touchard? demanda-t-elle à tout hasard.

— Oui, dit la voix.

Avouez qu'il eût été infiniment plus simple à la tante Touchard, si tante Touchard il y avait eu réellement, de donner son nom tout de suite sans prendre un pareil détour pour le faire deviner !

⁂

Cette incertitude dans les noms prononcés ne suffirait cependant pas à faire écarter l'hypothèse spirite car, après tout, parmi les formes apparues, beaucoup donnaient un nom sans hésiter !

Il y a autre chose.

Il y a qu'aucune des nombreuses apparitions qui se présentèrent ne révéla un fait ignoré du médium.

Les quelques rares fois où l'un des spectateurs, trop désireux de s'émerveiller coûte que coûte, crut devoir signaler une révélation de ce genre, on s'aperçut bien vite que c'était, non l'apparition, mais l'un des assistants qui avait parlé du fait le premier.

J'en citerai un exemple dans le cas encore de la tante Touchard.

« Quelle preuve d'identité ! disaient quelques convaincus. La visite au cimetière dont a parlé l'apparition était sûrement ignorée du médium ! »

Certes oui, la visite était ignorée du médium ; mais elle n'était pas ignorée de Mme de Valpinson, et on verra — si on veut se reporter au texte du dialogue — que c'est, non la prétendue tante Touchard, mais bien Mme de Valpinson qui parla la première de cette visite.

Comment admettre que si, véritablement, des esprits de défunts eussent habité les formes apparues, ces esprits, dont la variété fut si grande, n'eussent, à aucun moment, fourni sur une personne ou sur un événement, un détail dont on pût dire, à coup sûr, qu'il était ignoré de Miller?

⁂

« Mais, dira-t-on, quand après une longue absence vous rencontrez un de vos amis, vous n'avez pas besoin, pour l'identifier, ni qu'il vous dise son nom, ni qu'il vous rappelle un fait de sa vie antérieure : sa démarche, son costume, sa taille, sa physionomie suffisent à vous le faire reconnaître. Pourquoi en demandez-vous davantage quand il s'agit des amis qui reviennent de l'au-delà ? »

Nous n'en demanderions pas davantage ; mais on ne nous donne pas même cela.

Il est vrai que, parmi les fantômes des séances de Miller, quelques-uns sont apparus avec des attributs, un port, un maintien, des manières d'être très définis. Tels Ramsès, Mona, l'Indien aux longs cheveux, Betsy la négresse. Ramsès même montrait une coquetterie d'outre-tombe qui nous stupéfia, puisque nous le vîmes presque chaque fois avec un costume différent...

Mais ces formes chez lesquelles nous constations un tel souci de la précision dans la toilette, un tel soin de la couleur locale, étaient toujours celles de personnages qu'aucun de nous n'avait pu connaître de leur vivant.

Au contraire, les apparitions qui se présentaient comme des esprits récemment désincarnés, parents ou amis des assistants, restaient la plupart du temps vagues et n'offraient rien, en tout cas, dans leur *habitus corporis*, qui pût les faire reconnaître.

Il y a plus. Tandis que Ramsès, Mona, le docteur

Benton, Mme Lenormand, Betsy, d'autres encore dont personne, et pour cause, n'avait pu, pendant leur vie terrestre, voir les traits ou entendre la voix, demeuraient matérialisés de longs instants, les personnages connus des assistants semblaient ne se condenser que difficilement, ne se laissaient voir que partiellement, ne faisaient pour ainsi dire qu'émerger du néant.

Donc, à ce point de vue encore, aucune preuve d'identité.

Que conclure, sinon que l'hypothèse d'après laquelle les influences qui animaient les fantômes seraient des âmes revivifiées de défunts paraît impossible à soutenir?

⁂

L'hypothèse qui se présente immédiatement après celle que nous venons d'écarter est l'hypothèse de manifestations démoniaques.

J'ai déjà fait pressentir qu'elle ne me semblait pas non plus s'ajuster aux faits. Je vais essayer brièvement de le démontrer.

D'abord on peut lui opposer une partie des objections que nous avons opposées à l'hypothèse spirite.

S'il s'agissait, en effet, de démons, les formes auraient pu, sur les personnages dont elles donnaient les noms, fournir tous les renseignements d'identité qu'on eût désirés. Si elles ne les ont pas fournis, c'est qu'elles ne les avaient pas. Si elles ne les avaient pas, c'est qu'elles n'étaient pas des démons, puisque les démons, par définition, savent non seulement tout ce que nous savons, mais encore bien des choses que nous ignorons.

D'autre part, ce besoin d'éblouir, d'étonner, de déconcerter que, bien des fois, j'ai constaté et fait constater à mes lecteurs, dans d'autres phénomènes médianimiques (ce qui m'a même fait accuser de voir le diable partout) ne s'est à aucun moment manifesté dans les déclarations des fantômes.

On dira que les démons sont rusés et que sans doute ils cachaient leur jeu. Dans ce cas, ils l'ont bien caché, car, il n'y eut jamais, dans les paroles prononcées, une de ces phrases troublantes, un de ces conseils insidieux, par lequel le Malin, si malin qu'il soit, laisse toujours d'ordinaire passer le bout de l'oreille.

Non, en vérité, je ne pense pas qu'il y ait lieu, pour expliquer les matérialisations dont il s'agit, au moins celles que j'ai vues, de faire intervenir l'hypothèse catholique.

Alors?

Alors, il ne reste plus qu'une explication possible, celle-ci : à travers les formes apparues, c'est Miller qui parle et qui agit.

N'est-ce pas, en somme, la plus simple, puisque aucune des apparitions n'a prononcé un mot que le médium n'eût pu dire lui-même, n'a émis une notion qui dépassât sa mentalité, n'a parlé d'un fait qui ne fût dans sa mémoire?

Mais il s'agit de savoir si cette explication, qui s'ajuste à ce que nous avons appelé l'aspect *psychologique* des faits, s'ajuste également à ce que nous en avons appelé le côté *physiologique*.

PHYSIOLOGIE DES FANTOMES

Pour étudier les fantômes, au point de vue de leur constitution physique, nous emploierons la méthode que nous avons suivie pour les étudier au point de vue de leur personnalité mentale. Nous partirons de la conception qu'on nous en proposait — en l'espèce, la conception spirite.

Mais d'abord, dans la matérialisation, distinguons deux choses : la *substance* et la *forme*.

Pour ce qui est de la *substance*, toutes les écoles sont à peu près d'accord. Elles discutent bien sur le nom à donner à cette substance (qu'elles appellent, suivant le cas : *od*, *astral*, *aura*, *force vitale*, *électro-magnétisme*, etc., et que, pour la commodité du langage, nous appellerons simplement : le fluide) ; elles discutent bien également sur la source de cette substance, qui pour les unes s'élabore dans le sang, pour les autres dans le foie, pour celles-ci dans les nerfs, et pour celles-là, dans les cellules de l'organisme entier ; mais toutes admettent que, si les fantômes ne sont pas le résultat d'un truquage, c'est le médium qui fournit la substance qui les constitue. Cette substance, ce fluide, le médium le puise en totalité en lui-même, ou l'emprunte aux assistants. En tout cas, la présence du médium est la condition *sine qua non* des phénomènes. Le fait n'est pas contesté.

Voilà pour le premier point.

⁂

La question est de savoir maintenant si le médium, qui fournit le fluide, fournit également la

forme dans laquelle ce fluide vient se modeler.

Ici les opinions diffèrent.

Il y a, en tout cas, en ce qui concerne les expériences de Miller, un fait certain, c'est que le médium est le maître des matérialisations. Elles sont plus ou moins compactes, plus ou moins nombreuses, suivant que, moralement et physiquement, il est plus ou moins bien disposé, mais elles n'apparaissent qu'à l'heure et à l'endroit qu'il a choisis. Ceci non plus n'est pas contesté.

Le problème se précise donc et se resserre. C'est le médium qui crée les fantômes, c'est lui qui les situe dans l'espace et dans le temps. Est-ce lui qui leur donne l'aspect de corps humains ?

Les spirites disent : non.

Le moule, la coque invisible dans laquelle le fluide vient se condenser existe, pour eux, en dehors du médium.

Vous connaissez la thèse. Notre être est constitué de trois éléments : notre corps, notre périsprit, notre âme. Quand nous mourons, seul notre corps se désagrège. Notre âme continue d'habiter notre périsprit, lequel, invisible, a conservé la forme de notre corps.

Ce périsprit erre dans l'espace et, quand il le peut, il absorbe la substance extériorisée par les médiums. Ainsi compacté, il se rend visible. La matérialisation, quand les fluides sont en quantité suffisante, peut aller jusqu'à l'illusion de la résurrection complète.

Telle est en gros la doctrine spirite. Aucun fait d'expérience n'a permis d'en affirmer le bien-fondé. J'ai essayé, pour ma part, maintes fois, d'en démontrer l'invraisemblance. Ce n'est pas le lieu de reprendre cette démonstration.

Contentons nous de la remarque suivante :

Si c'est le périsprit des défunts qui fournit le *moule* des matérialisations, d'où vient que ces matérialisations ne se présentent pas sous l'aspect de corps nus ?

Si le périsprit existe, il n'est pas la forme d'emprunt que nous donnent nos vêtements, il est la forme exacte de notre être réel.

En supposant donc que le périsprit soit le moule du corps des fantômes, il resterait à expliquer d'où provient le moule des costumes ou attributs divers dont les fantômes sont revêtus.

Cette explication, le spiritisme ne la donne pas. Il essaie bien, empruntant d'ailleurs cette hypothèse à la doctrine occultiste, de soutenir que les choses, comme les êtres, laissent en s'anéantissant une sorte de périsprit spécial, de *cliché* astral, au moyen duquel le fluide médianimique peut les restituer à la réalité. Qui ne comprend que cette explication, que rien ne corrobore d'ailleurs, est aussi peu scientifique que possible ? Qui ne comprend qu'au lieu d'élucider le problème elle ne fait que le compliquer ?

Nous croyons, pour notre part, qu'on peut imaginer une hypothèse plus simple, plus rationnelle, plus près des faits. C'est celle qui consiste à supposer que le médium qui fournit les fluides fournit aussi la forme sur laquelle ils se modèlent.

⁂

Cette hypothèse — que nous ne donnons bien entendu que comme une explication très provisoire — a cet avantage sur l'hypothèse spirite qu'elle peut s'appuyer sur un commencement de preuve expérimentale.

Tous ceux qui s'intéressent aux études psychiques savent que les médiums ont, non seulement le don d'extérioriser leur fluide, de l'irradier autour d'eux, mais encore, dans une certaine mesure tout au moins, la faculté de le capter, de le diriger, de le subordonner à leur volonté.

Ceci, j'en conviens, n'est pas universellement admis. Il faut donc que je cite quelques exemples, — ou plutôt que je les *re*cite, car j'ai déjà fait cette démonstration.

Premier exemple. — Eusapia Paladino commence presque toujours ses séances par l'expérience suivante. Elle tient sa main suspendue au-dessus de la table. Le fluide affluant aux extrémités, il se forme au bout des doigts — comme se formerait une goutte de sueur — une goutte de fluide. Eusapia imprime une secousse à sa main et l'on entend distinctement sur le bois de la table le choc mat de la goutte tombant.

Deuxième exemple. — J'ai souvent obtenu avec Renée Sabourault un phénomène du même genre. Je priai Renée, assise devant la large table de famille, de donner un coup de poing sur le côté opposé du meuble trop éloigné d'elle pour qu'elle pût l'atteindre en allongeant le bras. Elle faisait le geste et l'on percevait nettement le bruit d'un coup frappé à l'endroit indiqué.

Elle projetait non plus, comme Eusapia, une *goutte*, mais un véritable *bloc* de fluide.

Il s'agit là de phénomènes *auditifs*. Mais ce qui est vrai pour l'oreille l'est également pour la vue. J'ai démontré expérimentalement que, de la même façon qu'il réalise objectivement des *images auditives*, le médium peut réaliser des *images visuelles* et des *images tactiles*. Pour ne pas allonger démesurément cet article, je renvoie le lecteur à mes études sur « Le supra-physique humain », parues dans le numéro de l'*Echo du Merveilleux* du 15 décembre 1902 et suivants.

En dehors des expériences que je cite dans ces études, on pourrait encore rappeler les curieux phénomènes obtenus par le commandant Darget, recueillant à distance sur une plaque photographique des images fortement pensées.

Tous ces faits prouvent bien que le médium peut « commander » à son fluide et lui faire prendre telle forme qu'il lui plaît, perceptible à l'un quelconque de nos sens.

Dans ces conditions, l'hypothèse que, dans les matérialisations, le *moule* des fantômes est fourni, comme leur *substance*, par le médium, nous paraît plus adéquate aux phénomènes que l'hypothèse du périsprit.

Elle a, en outre, cet avantage de ne pas soulever les objections que soulève la théorie spirite. Nous n'avons retenu que celle des vêtements, des draperies, dont sont recouverts les fantômes. Irréductible avec l'hypothèse du *périsprit*, cette objection est réduite à néant avec l'hypothèse de l'*image-moule*. Les fantômes apparaissent tels que les a *pensés* le médium, et il les a *pensés* drapés et costumés...

Et ainsi l'étude physiologique rejoint l'étude psychologique. De même que nous n'avions rien trouvé dans les manifestations intelligentes des fantômes, qui ne pût être émané du médium, de même, dans leur structure physiologique, nous ne découvrons rien qui ne puisse également émaner de lui.

Et ainsi, également, se dissipe cette impression d'*artificiel* que nous avaient laissée les phénomènes et se résout cette espèce d'antinomie qui servait de point de départ à ce dernier article. Au lieu de voir exactement ce que nous avons vu, c'est-à-dire des formes ayant les apparences de corps humains, faisant des gestes, prononçant des paroles, nous avions voulu voir des êtres réels, doués de personnalité et de vie propre. Nous confondions les faits avec l'interprétation que, par avance, on nous proposait.

CONCLUSION

Résumons maintenant en quelques propositions cette longue étude :

1° Les expériences ont été sincères. A aucun moment on n'a surpris le moindre élément de fraude. On ne voit même pas par quels moyens un truquage aurait été possible. Il faut donc croire les phénomènes réels.

2° S'ils sont réels, comment les expliquer? Dans l'état actuel de la science, aucune explication définitive ne saurait être fournie. On ne peut que proposer des hypothèses provisoires. Parmi ces hypothèses, il ne semble pas que celle qui fait intervenir les esprits désincarnés et celle qui fait intervenir les influences démoniaques, s'adaptent le mieux aux faits.

3° Nous préférons, momentanément, pour notre part, comme la plus simple et la mieux établie par les observations expérimentales antérieures, l'hypothèse suivant laquelle, physiquement et psychologiquement, les fantômes matérialisés ne sont que des émanations du médium.

4° En quelques mots, pour nous, les fantômes, constitués par la *substance* fournie par le médium et modelés sur l'*image* qu'il s'est faite de chacun d'eux dans son cerveau, sont des sortes de mannequins fluidiques, agissant comme des prolongements dynamiques de son être et obéissant à sa volonté.

⁂

Nous nous rendons parfaitement compte que cette explication ne satisfera pas tout le monde.

Quelques spirites diront sans doute que j'ai un parti pris, que je ne veux pas me rendre à l'évidence. Ce serait mal me connaître. Je ne demande qu'à faire éclater la vérité ; mais, en conscience, la vérité de la doctrine spirite ne m'est point apparue avec les fantômes. Je dois pourtant confesser que si, à mon sens, les phénomènes auxquels j'ai assisté corroborent point la doctrine spirite, ils ne l'infirment point non plus.

Quelques catholiques, de leur côté, diront peut-être que j'ai manqué de courage, que j'ai craint le

ridicule en n'osant point reconnaître la part du diable dans ces phénomènes étranges. Je ne devrais pourtant pas être suspect à ce point de vue. Je n'ai point parlé du diable, parce que, très sincèrement, je ne l'ai point vu, ni entrevu. Mais, ici également, je dois avouer que si les expériences dont j'ai été témoin semblent avoir été tout à fait exemptes d'influence démoniaque, il ne me paraît pas impossible, *a priori*, qu'une influence de ce genre se manifeste dans des phénomènes de cette nature.

Entre les trois théories en présence, j'ai choisi la troisième, non parce qu'elle me satisfaisait complètement, mais parce qu'elle me paraissait plus plausible que les autres...

Mais si, au cours des séances de Miller, les formes apparues ne m'ont semblé obéir, ni à des désincarnés, ni à des démons, je ne puis généraliser et poser en principe, par exemple, que de telles formes ne puissent être, à aucun moment, habitées par des âmes de défunts ou des entités infernales !

Entre les trois théories, j'ai indiqué, en somme une préférence et rien de plus.

Il me reste maintenant à remercier publiquement, Miller d'abord qui, avec une si parfaite bonne grâce, a consenti à me faire assister à ses séances, même à en donner une chez moi, ensuite, Mme Noeggerath M. et Mme Letort qui, avec une pareille amabilité, m'ont ouvert, à moi profane, les portes de leur cercle d'adeptes... Je les prie de trouver ici l'expression de ma très vive gratitude.

GASTON MERY.

Nouvelles séances de Miller

(Suite)

La cinquième séance eut lieu chez Mme Rufina Noeggerath le dimanche soir 14 octobre. Outre la maîtresse de la maison, Léon Denis, Papus, les docteurs Dusart et Rey, M. et Mme White, M. et Mme Letort, y assistaient les personnes suivantes : Mmes de Valpinçon, Lamoureux, Laffineur, Risarella, Hart, Bellet, Barra, Matisse, Fortaner, Mlles H..., Marguerite X.., MM. Matisse, Majewski, Braun, Hapel, Fortaner, Ouiste, Heidet père et fils, Maury, etc.

D'un côté du rideau et sur le premier rang, la première place était occupée par M. Léon Denis, la seconde par Papus ; de l'autre côté, de même qu'à la séance du mardi 9 octobre, Mme Noeggerath se trouvait au côté droit du médium, et à son côté gauche était M. Ouiste, qui avait M. Letort à sa gauche.

La lumière fut très basse au commencement, mais la mèche de la lampe fut haussée plus tard, et à un moment, comme le remarque Papus dans son article de l'*Initiation*, on pouvait voir les contours de la tête des assistants.

La séance, comme d'habitude, eut deux parties : la première avec le médium parmi nous, la seconde, le médium étant en transe dans le cabinet.

Miller resta un moment debout au milieu de la partie libre de la pièce, entre M. Léon Denis et Papus et Mme Noeggerath, le dos tourné au cabinet. Il dit de faire la chaîne, et il s'assit près de Mme Noeggerath. M. Letort répéta les quelques recommandations qu'il avait faites aux autres séances, comme de ne pas rompre la chaîne avant qu'on ne le dise, de rester le dos à sa chaise quand une apparition serait là, de ne pas demander aux esprits à les toucher, de parler d'une voix ordinaire, non haut ni bruyamment, mais de ne pas chuchoter non plus, etc. S'adressant à Léon Denis, il ajouta : « Monsieur Léon Denis, voudriez-vous faire une prière ? »

Léon Denis pria : « Elevons nos pensées, élevons nos cœurs vers l'Esprit puissant, l'Esprit divin, notre Père, notre Créateur ! C'est vers toi que nous portons nos âmes ! Elevons aussi notre cœur vers tous les grands de l'espace ! Que la communion s'établisse entre nous et les âmes de l'au-delà, et que ces âmes nous donnent la preuve de la survivance de notre être. Bons esprits, esprits protecteurs, daignez venir assister le médium, daignez faire la preuve de la survivance de l'esprit, et que chacun de nous en emporte un appui ! »

Un fantôme écarta les rideaux, s'avança d'un pas. Un voile tombait du sommet jusqu'aux pieds et formait deux longues lignes de chaque côté d'une silhouette informe ; on ne voyait pas si une tête continuait la silhouette du corps. C'était à peu près de la grandeur d'une fillette qui aurait eu quatorze ans. Un nom sortit de l'apparition, celui de Charlotte Chazarain. Mme Noeggerath dit : « Petite chérie, bonjour ». Charlotte demanda son père, on lui répondit qu'il n'était pas là, et elle disparut.

La seconde forme était bien plus grande que la première. Elle donnait la même impression que l'autre. Même voile qui tombait du sommet jusqu'au parquet. Elle avança un peu en dehors du cabinet et dit : « Adèle Dusart ». Le Dr Dusart demanda : « C'est vous, ma mère. Pouvez-vous venir jusqu'à moi ? » Elle fit sans doute oui, car le docteur, qui était au

second rang, se leva pour la joindre, mais il ne songea pas à maintenir la chaîne, et cette circonstance ainsi que le temps employé par lui à contourner le premier rang, épuisèrent probablement les forces de l'apparition : elle se dématérialisa avant que le Dr Dusart ne fût arrivé jusqu'à elle.

Papus, dans l'*Initiation*, numéro d'octobre, parle ainsi de l'apparition d'Adèle Dusart : « Je vois l'apparition s'avancer vers moi, elle arrive à cinquante centimètres à peine, lorsqu'elle se coupe en deux sur place : la partie inférieure devient brusquement horizontale et touche nos pieds, nous la voyons mais nous ne sentons pas de résistance ; la partie supérieure du corps reste verticale, mais s'abaisse brusquement, puis, sur place, et comme rentrant dans le plancher, *tout disparaît instantanément*. Tout cela s'est passé à quelques centimètres de Léon Denis et de moi, et c'est un des faits les plus nets parmi ceux que j'ai pu constater. »

La troisième forme qui se montra, grande, mince, mais toujours avec cet aspect d'un bloc non dégrossi entouré d'un voile l'enveloppant du sommet à la base, prononça : « Marie Letort ». M. Letort ne se rappelle pas que quelqu'un de sa famille ait porté ce nom. On dit après, par coups frappés, que c'était sa grand'mère paternelle.

La quatrième forme est plus petite que la précédente. Elle donne la même impression de statue inachevée, mais elle s'avance légère, comme aérienne. C'est Angèle Marchand. Elle n'était pas venue depuis les séances de juillet. Elle s'adressa à M. Léon Denis. « Vous avez connu ma mère », lui dit-elle, et comme Léon Denis ne se rappelle pas, Mme Letort précise : « Monsieur Denis ne se souvient pas, mais madame Priet, la mère d'Angèle Marchand, lui a fait une visite quand elle est venue à Paris, il y a deux ans. »

Angèle Marchand se tourna vers Mme Noeggerath. Voici ce que dit la sténographie de Mlle Marguerite X. : « Elle se tourna, écarta le bras droit en entraînant la draperie, qui tomba sans plis. On ne distingua pas la forme du bras, mais le mouvement et la place du mouvement sont logiques. Le mouvement se continua vers et près de l'épaule gauche de Mme Noeggerath, et la draperie pendit au-dessus des genoux de celle-ci : elle a l'air de vouloir l'entourer de son voile et de l'isoler ». Mme Noeggerath dit alors : « Son voile me touche... Elle m'a touchée de son étoffe... » Angèle disparut avant la fin de la phrase.

Une grande forme se présenta. « Jean Malet », fit-elle. On demanda à l'esprit s'il était parent de M. George Malet. Oui, il l'était. On lui apprit que celui-ci était à la séance précédente, celle du jeudi 11 octobre, chez M. Gaston Mery. De la forme sortit un : « Au revoir, messieurs et dames », et elle disparut.

M. Letort demanda à ce moment : « Vous voyez bien tous que le médium est parmi nous? » Il ajouta : « Je vois ses mains. Si quelqu'un les voit aussi, qu'il le dise », et alors le Dr Dusart répondit : « Je vois la silhouette... D'où je suis je distingue le médium. »

Une apparition, présentant toujours le même caractère d'imprécision, se montra entre les rideaux. Elle dit : « Maury... Hélène... » On ne sait pas si elle vient pour M. Maury ou pour Mme Hélène Lamoureux. L'apparition quitta les rideaux et s'avança d'un pas. Quand on ne la vit plus, on demanda si c'était un parent de M. Maury, et on nous répondit oui par coups.

Toutes les apparitions ont parlé jusqu'ici français ; celle qui suivit parla anglais, d'un accent rauque. Elle dit être « George Hawkins », grand-oncle de M. Hawkins, un ami de M. et de Mme Letort. Elle disparut en disant : « Good night ! Thank you very much. »

La huitième apparition sortit bien du cabinet, vint près de Mme Noeggerath. Elle se nomma : « Marie Laffineur ». Mme Laffineur s'écria : « C'est ma petite fille ! » Elle lui demanda si elle avait quelque chose à lui dire, et l'apparition répondit : « Maman, viens m'embrasser. » Mme Laffineur, qui était au fond de la pièce, se leva, dérangea plusieurs personnes pour passer, tandis que l'apparition, retirée sur le seuil du cabinet, vacillait, semblait avoir peine à se maintenir. Le médium dit alors : « L'apparition a manqué deux ou trois fois de s'évanouir. Ne vous pressez pas. » Elle disparaît quand Mme Laffineur arrive, et cette dame reste devant les rideaux ; l'apparition resort, se penche vers elle, l'embrasse, et l'on entend un bruit net de baiser. Mme Laffineur est plus petite que l'apparition, et elles sont toutes deux au moins à cinquante centimètres du médium. Le teint de la mère, à côté de sa fille, est lourd et terreux.

Mme Laffineur revint à sa place, disant d'une voix émue : « C'était une personne vivante !... Ma chère enfant, j'ai senti la chaleur de ses lèvres !... j'ai bien senti les lèvres... »

La forme qui se montra ensuite s'annonça comme : « Madame de Pomar ». La silhouette du corps, grande et assez forte, se voyait mieux, car les voiles étaient plus légers que pour les apparitions précédentes. Mme de Pomar resta assez près du cabinet, et elle parla avec un léger accent particulier. « Monsieur Papus, Monsieur Léon Denis », dit-elle. Ces deux messieurs et Mme Noeggerath l'ont connue. Elle

ajouta : « Je vous aiderai dans tous vos ouvrages. O mes enfants chéris, soyez tous bénis ! » Elle envoya deux baisers, et M. Letort vit nettement le mouvement des mains portées à la bouche. Mme Noeggerath dit : « Merci, madame, merci », tandis que l'apparition s'enfonçait dans le parquet. Mme Noeggerath dit encore que le vêtement l'a touchée, et Papus ajoute : « Elle avait un petit accent que j'ai reconnu. »

La dixième apparition émit : « Sophie ». On demande quelle Sophie, et l'apparition répète Sophie, dit la syllabe « ah » ou « a », répète cette syllabe, puis s'affaisse en poussant comme dans un soupir douloureux un autre « ah » ou « a ». On pose des questions, et du cabinet on nous répond qu'elle est venue pour M. Léon Denis. Celui-ci alors : « C'est une ancienne marchande de légumes d'Amiens. Elle est réincarnée maintenant dans un enfant. Elle s'est dégagée à l'état de sommeil. C'est possible, car à l'heure qu'il est les enfants sont couchés ». Et le médium conclut : « Cela arrive assez souvent dans nos séances. »

Après l'apparition d'une main et d'un bras qui voyagèrent devant les rideaux, allant plus à droite, revenant plus à gauche, frappant sur la tête de Mme Noeggerath, passant devant le visage du médium, et qui disparut brusquement, la visite du cabinet fut faite par le Dr Rey, Papus, MM. Majewski et Matisse. La lampe, dont la mèche avait été levée, était tenue haut par un des assistants et éclairait bien le cabinet ouvert. M. Klebar était resté à sa place, au fond de la pièce.

La mèche de la lampe rebaissée, Miller entra dans le cabinet, et Betsy demanda à Mme Risarella de chanter. Cette dame, s'accompagnant de la guitare, chanta *Santa Lucia*, et quand elle cessa, Betsy s'exclama : « C'est très joli ! » puis ajouta : « Il faut causer. »

Tandis que du parfum se répandait, les rideaux s'agitèrent. Papus écrit dans l'*Initiation*, numéro d'octobre : « Le médium est entré dans le cabinet et il s'y est assis. Le rideau gonfle fortement, de notre côté, alors que le médium est assis au côté opposé. Ce gonflement est produit par des souffles d'air qui remplissent le cabinet, où un travail intense se devine. »

M. Klebar donna plus de lumière. Le parfum eut plus d'intensité. Une lumière se montra sur le milieu du rideau, très haut, disparut. L'odeur du parfum diminua, s'accrut. Puis une longue bande lumineuse parut, se déplaça comme un reflet. Et le parfum se dissipa. Mme Noeggerath dit alors : « J'ai vu un ornement sur le poignet, un commencement de dentelle, du bras de tout à l'heure ». Etait-ce donc un bras, cette bande lumineuse ?

Betsy avait demandé un ensemble de chant, et nous chantions tous l'hymne autrichien, quand la partie du rideau à côté de Mme Noeggerath s'ouvrit. Apparurent, l'une après l'autre, avec une rapidité excessive, les trois sœurs Fox, lançant : « Katie... Lea... Margaret. » La silhouette de chacune, dans les grandes lignes, se voyait isolément, mais la luminosité en était bien pâle, et il était impossible de distinguer le contour d'un corps, les détails des draperies. Brillait surtout le front des trois sœurs. Une quatrième forme, plus blanche et plus en relief que les autres, tout en restant encore bien pâle, Anna Rhoda, se montra près d'elles, et elle fut suivie de Lillie Roberts, qui apparut du côté de M. Léon Denis. Cette dernière souleva le rideau et toucha Léon Denis, qui le dit : « Elle m'a touché. »

Quand les rideaux furent tirés sur les cinq apparitions, M. Letort constate qu'il voit distinctement le carré de papier blanc que M. Braun tient sur ses genoux. M. Braun était au premier rang.

Effie Dean se montra bientôt. Elle salua après s'être annoncée, et elle ajouta : « Je suis très heureuse de vous voir tous... Bonsoir, bonne maman, bonsoir. » Elle était amplement drapée, et l'on distinguait les plis des draperies, lourdes, beaucoup plus blanches que celles des apparitions précédentes. Le Dr Dusart s'exclame : « Et Carrie West ! Elles viennent toujours ensemble. » Aussitôt se montra Carrie West, qui arriva du coin opposé à sa compagne : « Good evening ! » fit-elle. Deux longues tresses noires tombaient de chaque côté de la poitrine. Elle avait une sorte de tunique qui laissait apprécier la souplesse de la silhouette. Elle prit la main d'Effie Dean, et, de son autre main, elle souleva le rideau du côté de M. Léon Denis. Celui-ci avança la main pour l'aider à soutenir le rideau, et la main de Carrie West le toucha, ce qu'il nous apprit tout haut. Toutes les deux nous saluèrent en faisant : « Good night », et les rideaux se refermèrent.

Carrie West était plus légère qu'Effie Dean, avait plus d'aisance. Effie Dean resta presque immobile, et, vers la fin, elle était courbée en avant, à moins que déjà elle ne fût rentrée en partie dans le parquet, car alors elle apparut comme un amas de draperies qui semblait plus court qu'au commencement de son apparition.

Voici une forme très lumineuse, bien formée. C'est Lillie Roberts. Elle avança hors du cabinet, et elle dit : « Bonsoir à tous. Très heureuse de vous voir. » Elle était grande, forte. Les plis des draperies filaient

en droites lignes des épaules au parquet, sans que la taille fût ajustée, et elle portait la traîne sur son bras. On voyait bien qu'il y avait une tête, mais il était impossible d'en distinguer les traits. Sur cette tête dominait une large surface noire, les cheveux, et un bandeau lumineux reposait sur cette surface noire. L'apparition avait l'aisance de Carrie West, mais les gestes étaient bien moins souples, moins ondulante la démarche.

Lillie Roberts dit : « Je suis très heureuse de me montrer devant une assistance qui apprécie les phénomènes », demanda qu'on fît la chaine, et elle s'avança jusqu'au milieu de l'espace libre entre M. Léon Denis et Papus et Mme Noeggerath, à un mètre vingt-cinq au moins du cabinet. « *Can you see me?* (Pouvez-vous me voir?) » fit-elle. Elle ajouta : « Voyez-vous bien, bonne maman? Voyez-vous mes mains? » Elle leva en l'air ses bras, les agita à droite, à gauche, et tous les spectateurs dirent les bien voir. Tendant de plus en plus les bras et les mains, elle demanda encore : « *Can you see me now?* (Pouvez-vous me bien voir maintenant?) » M. Denis fit alors remarquer que les bras, sombres par rapport aux étoffes, s'ils sont forts, ont pourtant une forme bien féminine. « Good bye! » fit Lillie Roberts en regagnant les rideaux, qui se refermèrent sur elle. Léon Denis affirma à ce moment : « J'ai vu sa figure à dix centimètres, la forme de sa poitrine... C'était une carnation, et si vivant! »

Les rideaux se rouvrirent, et Lillie Roberts s'avança vers Léon Denis, à qui elle dit : « Je viens vous embrasser. » Elle lui prit la tête dans ses mains et le baisa au front. Elle se retira après avoir salué, disant : « Good night! » M. Léon Denis s'exclama : « Tout dans cette apparition avait le caractère de la femme! L'onction des gestes, les mouvements... Elle m'a touché les cheveux de ses mains... ses lèvres m'ont touché le front. » Et le Dr Dusart dit : « Mardi dernier elle m'a touché les tempes, et j'ai senti la chair », et Léon Denis répliqua : « Mais on ne sent guère, les cheveux atténuant la sensation. » Alors Papus : « J'ai vu très nettement les mains serrer la tête, je l'ai vue embrasser. »

Après Lillie Roberts eut lieu une matérialisation en dehors du cabinet. C'est le nuage rond et transparent que nous avons souvent décrit, mais cette fois avec une protubérance irrégulière qui en déforme la rotondité. Léon Denis dit : « Cela ressemble a une tête d'animal qui a une muselière. » La rotondité irrégulière flotta au haut du cabinet, en dehors des rideaux, s'abaissa vers le parquet, toucha le parquet, s'allongea en hauteur et se développa en largeur : d'abord ce fut une forme de la grandeur d'un enfant de huit à dix ans, avec un voile qui pendait du sommet, puis la forme enfantine grandit encore, le voile devint libre dans le bas, et tout cela bien en dehors des rideaux, en face de Mme Noeggerath. C'était le Dr Benton, qui vient à chaque séance. Il dit bonsoir à tous. Il était très heureux de venir ce soir, et ce ne sera pas la dernière fois. Il nous remercia. Son aspect était digne, calme le port.

Le Dr Benton parla encore : « Je vous reverrai tous. Je suis venu aider les Français dans la grande œuvre du spiritisme. Il ne faut pas perdre courage. L'œuvre est glorieuse, et en travaillant pour elle on travaille pour soi. » Il ajouta qu'il était envoyé pour nous, qu'il viendrait avec une bande d'esprits qui nous entoureraient. « Non, il ne faut pas perdre courage, quelque dur que cela soit », termina-t-il. Il parla bien pendant cinq minutes, d'une voix chaude et au timbre vibrant. Par moments il se penchait un peu en parlant. Il reprit, commençant à descendre dans le parquet : « Je reviendrai... je reviendrai... Je diminue, je diminue... Bonsoir, bonne maman... Good evening. Good night. » La voix baissait à mesure qu'il s'enfonçait. Il n'y avait plus que sa tête quand il dit : « Good evening », et on n'entendit plus rien en même temps qu'on ne vit plus rien. M. Léon Denis, au moment où la tête était au ras du parquet, s'écria : « Ah, je vois le brillant de ses yeux! »

Lulu Adams vint après le Dr Benton. Elle commença par demander si tous pouvaient la voir, et elle s'informa de Mme Noeggerath : « Comment allez vous, bonne maman? » Elle demanda encore si on pouvait la voir, de cette voix bien spéciale qu'on reconnaît, gutturale, saccadée et criarde, ponctuée d'éclats de rires rauques et grinçants. Elle était toute petite, et personne ne distinguait les traits de son visage; ses voiles lui prêtaient l'aspect d'une petite communiante. Elle tenait les rideaux et se balançait.

Lulu Adams s'éloigna des rideaux pour venir s'asseoir sur Mme Noeggerath, et elle demanda : « Je suis sur les genoux de bonne maman : me voyez-vous maintenant? » Elle quitta les genoux de Mme Noeggerath, resta quelques instants debout à côté des rideaux, disparut, et aussitôt reparut, criant : « Me voilà, me voilà encore!... J'essaierai de flotter tout à l'heure ». Elle avait l'air, si petite, d'être écrasée par la masse du cabinet. Elle remua et éclata de rire, et on entendit en même temps le médium tousser dans le cabinet. « Elle me touche presque », fit Léon Denis. « Je vais flotter. Regardez bien », dit-elle. Elle s'éleva, flotta le long des rideaux dans toute la largeur, toucha presque au plafond, et à cette hauteur

demanda encore : « Pouvez-vous me voir ? » Elle redescendit, rentra dans le cabinet, se remontra en écartant les rideaux de chaque main, n'ayant eu que le temps de faire un demi-tour, lança de nouveau sa phrase : « Can you see me now ? » flotta encore et alla sur la tête de Mme Noeggerath, passa à l'autre bout du cabinet, du côté de M. Léon Denis, et elle se laissa tout à coup choir sur le parquet en faisant : « Broum ! » Ses voiles s'aplatirent en rond et se gonflèrent, et tout disparut. A peine de courts instants écoulés, nous la revîmes dans les rideaux, et elle annonça qu'elle chanterait.

La petite forme se tenait à l'ouverture des rideaux, mais non tranquille. Mme Letort demanda à Mme White de l'aider, et celle-ci commença à chanter. Lulu joignit sa voix à celle de la chanteuse, mais s'arrêta : elle n'avait pas de voix, elle ne pouvait pas chanter, et elle se retira, revint, et elle chanta de sa voix criarde, scandant ses paroles de tout le corps, puis s'interrompit soudainement, faisant : « Ça ne va pas ! » ajouta : « Good bye ! » et disparut en lançant : « Proof ! »

Une grande forme surgit devant les rideaux, et qui grandit encore après être apparue. C'est encore une de nos connaissances, Joséphine Case, l'un des contrôles du médium. Elle était très grande, mince, avait de longs bras terminés par de longues mains. On ne pouvait apercevoir aucun trait de son visage. Elle étendit sa main gauche d'abord, sa droite ensuite, et on remarqua bien ses bras dans les larges manches, des bras fins. Les manches, lorsqu'elle secoue ses bras et ses mains, ont de molles ondulations. « Vous voyez ma main ?... mes deux mains? » demanda-t-elle. Comme Lillie Roberts, elle tâcha de bien montrer ses bras à tous. Il serait peut-être difficile de trouver des termes, mais il y avait une grande différence entre les gestes de Lillie Roberts et ceux de Joséphine Case, commme il y avait une différence radicale entre leurs personnes. Les gestes de cette dernière étaient plus légers et plus lents, sans être dénués d'énergie. Joséphine Case ajouta : « Je suis à peu près d'un pied plus grande que le médium. Mes bras sont longs et minces... Que Dieu vous bénisse tous ! » Elle fit quelques pas à droite et à gauche en prononçant ces dernières paroles.

Après la disparition de Joséphine Case, nous chantâmes ensemble le *God save the king*, et nous entendîmes Betsy chanter avec nous ; puis Mme Risarella commença un solo : « Il faut partir : la cloche sonne...» et Betsy applaudit quand la chanteuse termina. « Très joli ! » fit-elle.

A ce moment, M. Letort distingue sa main sur son genou, et il voit vaguement s'estomper les objets qui sont sur la cheminée.

Les rideaux s'écartèrent, et Betsy parut. Elle étendit devant elle ses draperies, et elle se mit à rire. « Good evening, doctor », dit-elle au Dr Dusart. Elle demanda le Dr Moutin, qui ne se trouvait pas là, et quelques instants après, elle dit en français : « Je parle pas beaucoup... je parle peu... Je comprends beaucoup... Je peux pas beaucoup parler. » Le Dr Dusart remarqua alors qu'elle s'était souvent avancée bien davantage. Elle n'avait, pour ainsi dire, pas d'épaisseur : on ne la voyait guère qu'en surface. A une demande qu'on lui fit, elle dit et répéta son nom de famille : « Collins ». Elle ajouta : « Bonne maman, je viendrai souvent près de vous... Je comprends presque tous les langages... par intuition, sentiment. » Et Léon Denis dit : « Oui, vous lisez nos pensées. »

Betsy demanda à Mme White de chanter, et elle chanta avec cette dame et M. Klebar le chant nègre qui termine généralement chaque séance. La voix était forte, un peu traînante, beaucoup plus sonore que lorsqu'elle chante non matérialisée. Elle avait pris le ton trop haut, et elle disparut un moment, se remontra, et elle continua à chanter, tenant les rideaux et se balançant. Probablement que, lorsqu'elle rentre ainsi dans le cabinet, elle se rend près du médium prendre de la force. « Good night », fit-elle en s'inclinant un peu, et elle se retourna, disparut, et au même moment le médium se trouva parmi nous, à demi éveillé.

(*A suivre*) CHARLES ET ELLEN S. LETORT.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Le merveilleux dans le* Jules César *de Shakespeare.*

Le *Jules César* de Shakespeare, qu'Antoine nous présente avec de si intéressantes recherches de mise en scène, offre une riche matière aux curieux de merveilleux. C'est bien, d'ailleurs, la vie elle-même, ou plutôt la mort de César, qui fut entourée de prodiges. Le tragique Anglais, — Will ou Rutland, puisqu'on vient encore de découvrir un autre « vrai Shakespeare », — a suivi en cela, sans y rien ajouter, la vérité ou la légende historique.

Il fait raconter par Casca, — qui court, l'épée à la main, haletant, éperdu, sous les éclairs d'une nuit d'horreur surnaturelle, — les phénomènes tragiques dont Rome est épouvantée :

... N'êtes-vous pas ému quand toute la masse de la terre tremble comme une chose mal affermie ? O Cicéron, j'ai vu des tempêtes où les vents grondants fendaient les chênes

noueux, et j'ai vu l'ambitieux océan s'enfler et faire rage, écumer et s'élever jusqu'aux nues menaçantes; mais jamais avant cette nuit je n'avais traversé une tempête ruisselante de feu. Ou il y a une guerre civile dans le ciel, ou le monde, trop insolent envers les Dieux, les provoque à déchaîner la destruction.

Cicéron. — Quoi! avez-vous vu quelque chose de plus surprenant?

Casca. — Un esclave public a levé sa main gauche, qui a flamboyé et brûlé comme une torche, et cependant sa main insensible est restée intacte. En outre (depuis lors je n'ai pas rengaîné mon épée) j'ai rencontré près du Capitole un lion qui m'a jeté un regard de flamme, et, farouche, a passé sans me faire de mal. Là étaient entassées une centaine de femmes spectrales que la peur avait défigurées. Elles juraient avoir vu des hommes tout en feu errer dans les rues. Et hier, l'oiseau de nuit s'est abattu sur le forum, huant et criant... Quand de tels prodiges surviennent conjointement, qu'on ne dise pas : *En voici les motifs, ils sont naturels!* car je crois que ce sont des présages néfastes pour le pays qu'ils affligent.

C'est le récit même de Plutarque :

Mais certainement la destinée se peut bien plus facilement prévoir que non pas éviter, attendu mêmement qu'il en apparut des signes et présages merveilleux : car quant à des feux célestes et des figures et phantasmes qu'on vit courir çà et là parmi l'air, et aussi quant à des oiseaux solitaires qui, en plein jour, vinrent se poser sur la grande place à l'aventure, ne méritent pas tels pronostics d'être remarqués ni déclarés en un si grand accident. Mais Strabon le philosophe écrit qu'on vit marcher des hommes tout en feu, et qu'il y eut un valet de soldat qui jeta de sa main force flammes, de manière que ceux qui le virent pensèrent qu'il fut brûlé, et quand le feu fut cessé, il se trouva qu'il n'avait eu nul mal. César même sacrifiant aux Dieux, il se trouva une hostie immolée qui n'avait point de cœur, qui était chose étrange et monstrueuse en nature, parce que naturellement une bête ne peut vivre sans cœur. (*Vie de Jules César.*)

Le bon Amyot, dont je cite la traduction charmante, ajoute en marge : « Le destin est inévitable et les préjugés ne servent qu'à tenir l'homme en suspens, et lui font comme un bandeau pour empescher seulement qu'il ne voye venir le coup. » Réflexion dont toute la sagesse ne s'aperçoit pas au premier coup d'œil.

Un devin a crié, aux Lupercales : « César ! défie-toi des ides de Mars ! » Et ce devin, estime le sage évêque d'Auxerre « fait voir la merveilleuse eficace « de l'esprit qui domine sur les incrédules, auxquels « il parle en telle sorte que c'est seulement pour « laisser leurs cœurs sur la gehenne. » Amyot veut dire que les oracles des païens se plaisaient déjà malicieusement à n'être pas très clairs.

La nuit qui précéda le crime, Calpurnia — comme plus tard Marie de Médicis, la veille de l'assassinat d'Henri IV — eut des songes sinistres :

Le jour de devant les ides de mars, après le souper, étant couché auprès de sa femme, comme il avoit accoutumé, tous les huis et fenêtres de sa chambre s'ouvrirent d'elles-mêmes, et s'étant éveillé en sursaut, tout ému du bruit et de la clarté de la lune, qui rayait dedans la chambre, il ouït sa femme Calpurnia, dormant d'un profond sommeil, qui jetait quelques voix confuses et quelques gémissements non articulés, car elle songeait qu'on l'avait tué, et qu'elle se lamentait, le tenant mort entre ses bras. Toutefois, il y en a qui disent que ce ne fut point cette vision qu'elle eut. Par ordonnance du Sénat, il avait été apposé au comble de la maison, pour un ornement et une majesté, comme quelque pinacle, ainsi que Livius même le récite. Calpurnia en dormant songeait qu'elle le voyait rompre et casser, et lui semblait qu'elle le regrettait et pleurait : à l'occasion de quoi, le matin, quand il fut jour, elle pria César qu'il ne sortît point ce jour-là dehors, et qu'il remît l'assemblée du Sénat; ou bien, s'il ne se voulait mouvoir pour ses songes, à tout le moins qu'il enquît par quelque autre manière de divination, ce qui lui devait ce jour-là advenir, mêmement par les signes des sacrifices.

Cela le mit en quelque soupçon et quelque défiance, pour ce que jamais auparavant il n'avait aperçu en Calpurnia aucune superstition de femme, et lors, il voyait qu'elle se tourmentait ainsi fort de son songe. Mais encore, quand il vit qu'après avoir fait immoler plusieurs hosties (victimes) les unes après les autres, lui répondaient toujours que les signes et présages ne lui promettaient rien de bon, il résolut d'envoyer Antoine au Sénat pour rompre l'Assemblée.

On sait que Décius Brutus le fit, en le raillant, revenir sur cette prudente résolution : — « Quoi ! s'écria-t-il, faudra-t-il dire aux sénateurs qu'ils attendent que Calpurnia ait fait de meilleurs songes? » César savait pourtant que, selon le vers de Juvénal, les dieux, durant le sommeil, avertissent notre esprit (1), opinion partagée par toute l'antiquité et par plusieurs pères de l'Eglise, depuis Tertullien (2) jusqu'à Joseph de Maistre (3).

Et le pauvre diable de poète Cinna avait eu aussi un songe prophétique, « lequel n'avait été aucunement participant à la conjuration, ains avait toujours esté ami de César, et la nuit devant, avait songé que César le conviait à souper avec lui et que, l'ayant refusé, il l'en avait pressé à grande instance jusqu'à le

(1) *En animam et mentem cum qua Di nocte loquantur.* (VI. 530).
(2) *Liber de anima.* ch. 46.
(3) *Soirées de St-Pétersbourg.* T. II. 7e entretien.

forcer, tant qu'à la fin il l'avait mené par la main en un grand lieu vague et ténébreux, là où tout effrayé, il avait été contraint de le suivre malgré lui. Cette vision lui avait donné la fièvre toute la nuit, et néanmoins le matin, quand il sut qu'on portait le corps pour l'aller inhumer, ayant honte de ne se trouver au convoi de ses funérailles, il sortit de son logis et s'alla mettre parmi la commune, qui était là mutinée et irritée. Et pour ce que quelqu'un le nomma par son nom de Cinna, le peuple pensa que ce fut celui qui naguère avait en sa harangue blâmé et injurié publiquement César, et se ruant dessus lui en fureur, le déchira en pièces sur la place. »

L'avertissement que reçut Brutus lui-même est plus célèbre encore. Un fantôme lui apparut sous sa tente et lui annonça son destin :

... Sur le point donc qu'il devait passer en Europe, une nuit, bien tard, tout le monde étant endormi dedans son camp, en silence, ainsi qu'il était dans son pavillon avec un peu de lumière, pensant et discourant profondément quelque chose en son entendement, il lui fut avis qu'il ouït entrer quelqu'un, et, jetant sa vue à l'entrée de son pavillon, aperçut une merveilleuse et monstrueuse figure d'un corps estrange et horrible, lequel s'alla présenter devant lui sans dire mot.

Si bien eut l'assurance de lui demander qui il était et s'il était Dieu ou homme, et quelle occasion le menait là.

Le fantosme lui répondit :

— Je suis ton mauvais ange, Brutus, et tu me verras près de la ville de Philippes.

Brutus, sans autrement se troubler, lui répliqua :

— Eh bien, je t'y verrai donc.

Le fantosme incontinent se disparut, et Brutus appela ses domestiques, qui lui dirent n'avoir ouï voix ni vision quelconque.

Le point d'interrogation que pose cette forme mystérieuse debout devant le régicide qui le regarde d'un œil calme, n'a pas été résolu. Etait-ce l'ombre sanglante de César, que tant de liens devaient encore retenir à la terre ? Etait-ce pure vision d'un esprit si ferme et si froid ? Notre Amyot, dont nous avons emprunté l'agréable vieux langage, semble croire que c'était une épreuve diabolique contre la constance de Brutus :

« La Providence divine, dit-il, lasche la bride au malin esprit pour se ruer ainsi de furie contre les hommes généreux, afin que leur constance se voye d'une part, et d'autre part l'eficace d'erreur du malin pour prédire quelque chose obscurément de l'avenir, laisser l homme en suspens et troubler les actions de la vie humaine. »

George Malet.

NOUVELLES DE TILLY

Sous ce titre, nous avons, dans notre dernier numéro, reproduit une note de la *Revue Mariale* qui se publie à Lyon, sous la direction de Mgr Pierre Bauron, annonçant que le Saint-Père venait d'envoyer à M. le curé de Tilly-sur-Seulles les reliques insignes de cinq bienheureux martyrs, destinées à la future basilique du Saint-Rosaire.

M. l'abbé A. Vachère de Grateloup, dont on connaît le dévouement à la cause de Tilly, nous prie d'annoncer que cette information est inexacte.

Mais, d'autre part, un de nos amis, curé dans le diocèse de Bayeux, nous écrit :

« On exagère quand on prétend qu'il n'y a rien de vrai dans la nouvelle publiée par la *Revue Mariale*. Que tout y soit à retoucher et à mettre au point, d'accord ; mais le fond est réel et n'est pas récent. »

De tout cela, il résulte que, peut-être, la *Revue Mariale* n'a eu que le tort de dire tout haut ce que, à l'heure actuelle, on n'a encore que le droit de chuchoter.

A PROPOS DE CHIROMANCIE

A la suite de l'article que M. Gaston Mery consacra dernièrement à Mme Cléophas, une lectrice de province m'écrivit pour me poser cette question :

— Est-il possible à la chiromancienne de déterminer un caractère, lire le passé ou l'avenir d'une personne, sans voir ses mains, sur de simples renseignements écrits ? »

Suivait une description assez détaillée des formes et signes principaux des mains d'une personne de sa connaissance.

Le service à rendre à l'aimable lectrice de l'*Echo*, doublé par l'intérêt de l'expérience, me décida à consulter Mme Cléophas, à ce sujet.

Ayant pris connaissance de la question :

— Rien n'est plus facile, me répondit l'intéressante chiromancienne ; mais il est certain que la présence de la personne faciliterait beaucoup l'examen en me permettant d'observer certains détails auxquels le consultant n'attache ordinairement aucune importance et qui, pour moi, sont capitaux. De plus, ayant le sujet devant moi, il m'est beaucoup plus aisé de

donner libre cours à ce que j'appellerai *mes inspirations intuitives...*

Néanmoins, je vais étudier les renseignements et tenter les déductions.

Mme Cléophas me fit alors un portrait détaillé du caractère de la personne, que je transcrivis fidèlement sous sa dictée.



Phot. Kriegelstein.

MADAME CLÉOPHAS

Puis elle s'arrêta et poussa une exclamation presque joyeuse.

— Oh! dit-elle, voici un signe pas banal : absence de ligne de cœur dans la main gauche. — Ce signe affirme, outre un certain égoïsme chez la personne en question, que celle-ci a dû subir un terrible accident, très probablement la perte d'un membre.

L'aimable chiromancienne réfléchit un instant, étudia les renseignements donnés, puis me déclara :

— Les explications sont insuffisantes pour me permettre de préciser davantage ; mais les tarots, eux, me révèleront l'entière vérité à ce sujet.

D'un geste habitué, Mme Cléophas bat les cartes, me fait couper au nom de la personne en question, puis, après avoir fait un rapide examen du jeu :

— Je suis sûre, me dit-elle, que la personne dont il s'agit, qui est un homme brun, d'une cinquantaine d'années, a subi *l'amputation d'une jambe*

Cette affirmation était curieuse; je la transmis, avec les autres détails, à ma correspondante qui me répondit, émerveillée :

« Tout ce que vous m'avez écrit sur le caractère est l'exacte vérité. Et ce qui est une grande preuve en faveur de la chiromancie et de la cartomancienne, mon père, dont il s'agit, a eu la *jambe gauche broyée par un train*, il y a sept ans. Depuis, il marche à l'aide d'une jambe de bois. »

La jeune femme ajoutait : « De sceptique, je suis devenue crédule ! »

Pour ma part, je trouve que cette expérience m'a fourni une preuve indéniable de la réalité scientifique des arts divinatoires, et j'ai tenu à en donner connaissance aux lecteurs de l'*Echo*.

Mme LOUIS MAURECY.

La Vision dans le Cristal [1]

(*Suite*)

La croyance universelle en cette faculté semble démontrer qu'elle est réelle; de plus, les phénomènes sont souvent de nature à laisser supposer une intervention des « esprits ».

Que tel soit le cas, le cadre de cet article ne nous permet pas de le discuter ici.

M. Myers et d'autres autorités croient que la vision dans le cristal n'est pas une pratique d'occultisme, mais qu'elle est simplement un procédé pour contrôler la vision intérieure.

De plus, des expériences récentes ont confirmé le fait que beaucoup de civilisés voient réellement des tableaux hallucinatoires dans l'eau, les globes de cristal, etc. M. Myers croyait qu'environ une personne sur vingt peut réaliser ces expériences, mais qu'une sur quatre cents peut développer sa faculté jusqu'à obtenir des résultats inaccessibles par les moyens ordinaires.

Le lecteur qui voudrait faire l'expérience par lui-même peut essayer son pouvoir en fixant attentivement un tube ou une boule de verre, ou même une simple bouteille d'eau, placée de façon à donner le moins de réflexion possible. Les yeux ne doivent jamais se fatiguer et l'expérience ne doit jamais dépasser dix minutes en une fois. Il ne faut pas, d'ailleurs, s'attendre à réussir dès la première tentative.

Après trois ou quatre essais, toutefois, l'expérimentateur doit être récompensé de sa patience en voyant apparaître une vague image bleuâtre ou une buée dans le cristal, d'où une image devra peu à peu se développer et se préciser.

(1) Voir l'*Echo du Merveilleux* du er novembre.

Par exemple, on devra voir une figure, une fleur, ou une phrase, ou encore la représentation d'un événement passé, présent ou futur, relatif au voyant ou à quelque personne présente ou éloignée.

Ces visions se modifient et s'effacent, comme dans les phases d'un rêve où les images se présentent ou s'évanouissent dans une succession rapide ou lente. Parfois les images ne se dessinent pas dans le cristal du tout; elles apparaissent alors, dans les mêmes dimensions, en quelque partie de la pièce et, même, quand l'habitude en est bien prise, l'observateur peut obtenir des visions dans l'obscurité sans l'aide d'aucun *speculum*.

Mais comment, demandera-t-on, un dessin peut-il apparaître dans une boule de verre ordinaire?

D'après les psychologistes, ces images ne se trouvent pas, en réalité, dans le cristal, mais elles résultent d'hallucinations, extériorisées, du cerveau du voyant lui-même. Dans ces visions, la mémoire, la clairvoyance et la transmission de pensée jouent un rôle important; la scène existant déjà dans la subconscience du percipient, se trouvait alors transportée dans la conscience normale à l'aide du globe de cristal. En d'autres termes, le cristal agit comme une paire de lunettes ou un télescope qui nous permet de lire de petits caractères ou de discerner des objets à une distance autrement invisible.

Quelques autorités affirment que la vision dans le cristal est due à une action hypnotique, attendu que le fait de regarder fixement un objet brillant, tel qu'un jet de gaz, un morceau de métal, etc., suffit à provoquer la *trance* hypnotique. De plus, par la suggestion, on peut faire voir à un sujet hypnotisé des images sur une carte blanche, et même il reconnaîtra cette carte après qu'elle aura été mêlée avec d'autres.

L'hypnotisme peut donc, en quelque mesure, expliquer les images hallucinatoires, car c'est par l'intermédiaire du *moi* subliminal que s'acquiert le savoir supernormal, et la vision dans le cristal nous aide à acquérir ce savoir.

Il est, cependant, impossible de placer cet art dans une catégorie formelle; l'hypnotisme ne peut, non plus, rendre compte d'une façon satisfaisante de certains phénomènes qui s'y rattachent.

L'intérêt qui s'attache depuis quelque temps à la vision dans le cristal est dû en grande partie à Mlle Goodrich-Freer, à qui nous sommes grandement redevables de ce que nous savons sur l'histoire de cette question.

Un grand nombre de ses expériences, publiées par la Société des Recherches Psychiques, sont très suggestives et du plus haut intérêt.

Ainsi, une fois, elle avait oublié l'adresse d'un correspondant, dont elle avait étourdiment détruit la lettre. Elle voulut éprouver la valeur de la vision dans le cristal; elle vit apparaître une adresse en lettres grises sur fond blanc.

Elle écrivit à cette adresse et, quelques jours après, reçut une réponse sur un papier dont l'en-tête était imprimée en lettres grises sur fond blanc, présentant exactement la même disposition que dans l'image fournie par le cristal.

Une autre fois, en entrant dans un salon, elle vit dans un miroir — imprimé comme sur une carte de visite — un nom qu'elle avait longtemps cherché en vain.

Mais, de même que d'autres phénomènes de ce genre, les révélations du cristal sont capricieuses, et bien que des faits oubliés aient souvent été rappelés de cette façon, Mlle Goodrich-Freer n'a pas toujours vu ce qu'elle espérait. Un jour, espérant retrouver une image qui occupait sa pensée, elle regarda dans le cristal et, à sa grande déception, une petite branche très nette d'amaryllis apparut à la place de l'objet qu'elle espérait voir.

Ce petit végétal, en dépit de tous les efforts qu'elle fit pour s'en débarrasser, persista à se présenter à elle dans toute une série de positions différentes.

Quelques jours après, elle reçut à l'occasion de sa fête, et sans s'y attendre le moins du monde, un tableautin représentant une petite branche d'amaryllis peinte sur soie bleue. Elle sut depuis que le jour même où elle eut la vision qui l'avait tant gênée, le peintre qui lui destinait ce tableau avait passé plusieurs heures à étudier les fleurs en les plaçant dans diverses positions.

Cette vision doit donc être plutôt rapprochée du phénomène de la télépathie.

Nous citerons maintenant les expériences de Mlle Angus, qui combinent la vision dans le cristal avec la transmission de la pensée.

Dans une de ses plus récentes expériences, elle décrivit une course de chevaux en Ecosse et un accident qui y était survenu quelques jours auparavant, au fiancé d'une demoiselle H... présente à l'expérience. Les détails qu'elle donna furent d'une précision merveilleuse. Or, tout le monde savait qu'elle ignorait cet accident, et elle avait été influencée par Mlle H...

Une autre fois, une fillette qui venait de lui être présentée lui demanda de regarder dans le cristal pour elle.

Mlle Angus vit d'abord un navire luttant contre la tempête, non loin d'une côte. Puis, cette image s'étant évanouie, elle décrivit une petite maison, avec des degrés montant vers la porte. Sur le second degré se tenait un vieillard qui lisait un journal; en face de la maisonnette était un champ couvert d'herbes épaisses et courtes où pâturaient de tout petits moutons.

Aussitôt la fillette déclara joyeusement que cette description répondait à un endroit qu'elle connaissait dans les îles Shetland, où sa mère et elle devaient bientôt se rendre. Les moutons aux Shetland, comme les chevaux, sont tout petits. Le vieillard était l'instituteur du hameau. Mlle Angus n'avait jamais vu cette scène.

L'exemple qui suit est bien plus curieux encore. Le mercredi 2 février 1897, Mlle Angus voulant distraire quelques amis, leur demanda de penser quelque chose.

Sur quoi un M. Bissell lui demanda si elle pouvait voir quelque chose dans le cristal concernant une lettre qu'il avait dans sa poche. Mlle Angus décrivit alors un vaste édifice où des hommes allaient et venaient.

— Est-ce une Bourse, demanda quelqu'un ?

— C'est possible, répondit-elle.

« Voici, continua-t-elle, qu'arrive un homme très pressé, il a de larges sourcils et des cheveux courts ondulés, son chapeau enfoncé sur ses yeux. Sa figure est très sérieuse, mais il a un sourire délicieux... »

A cette description, M. et Mme Bisselt reconnurent aussitôt un de leurs amis agent de change, dont M. Bisselt avait justement une lettre dans sa poche.

A cette vision en succéda une autre : une jeune femme était couchée sur un canapé, avec les pieds malades.

Une dame Cockburn, qui pensait à ce moment à sa fille aînée mariée et habitant à 80 kilomètres de là, et qu'elle ne savait pas malade, lui écrivit. La jeune femme répondit à sa mère qu'en effet, elle avait eu mal aux pieds ce jour-là, et s'était allongée sur un canapé dans sa chambre à coucher. Elle terminait sa lettre en s'indignant « des abus de la vision dans le cristal, qui allaient jusqu'à pénétrer les intimités de la vie privée. »

Et voici un cas plus étonnant encore : le 6 février 1897, Mlle Angus vit dans le cristal un homme et une femme marchant le long d'une rivière, dans un jardin, sous un beau ciel bleu.

La femme, élégamment vêtue, faisait rouler sur ses épaules la tige d'un parasol blanc; elle marchait d'une façon anormale, comme si elle avait la jambe roide. Ses traits paraissaient « tirés » comme si elle relevait de maladie.

Son compagnon, un homme à large carrure, avec un nez droit et le cou court, avait des vêtements clairs, tels qu'on les porte dans les climats chauds, et paraissait écouter distraitement le gai babil de sa compagne. Mlle Angus le vit ensuite seul, paraissant examiner des arbres exotiques abattus.

A la description de la femme, Mme Bisselt reconnut sa sœur, Mme Clifton, à ce moment dans l'Inde, dont la marche gênée était causée par une maladie dont elle avait été atteinte quelques années auparavant; dans l'homme, M. et Mme Bisselt reconnurent leur beau-frère. Ils firent voir une ancienne photographie de Mme Clifton à Mlle Angus, qui la déclara ressemblante, mais plus jolie que l'originale.

Le lendemain, 8 février, Mme Bisselt recevait une lettre de Mme Clifton, lui faisant connaître que son mari venait d'être envoyé en mission dans les jardins d'un Etat indigène. Elle ajoutait qu'elle et M. Clifton devaient camper sous des tentes jusqu'à la fin de février et que M. Clifton s'occupait à surveiller le défrichement d'une forêt pour y installer le camp.

Ainsi, la vision de Mlle Angus se trouvait confirmée de point en point.

Il est assez difficile d'expliquer des phénomènes de cet ordre.

L'hypothèse la plus raisonnable paraît être que les vibrations ondulatoires de l'éther, créées par notre force psychique, peuvent être transmises à des centaines de lieues jusqu'à ce qu'elles soient perçues par quelque cerveau en sympathie avec le nôtre.

Mlle Angus ne connaissait rien de M. et Mme Clifton; elle n'avait aucune connaissance de leurs faits et gestes.

Les impressions télépathiques n'en étaient que plus remarquables et extraordinaires.

IRÈNE H. BISSON.

(*Light.*)

SPIRITISME DE SALON

(*Suite et fin. Voir les nos 232 à 237.*)

IX.— *Son hostilité est moins accentuée contre les chrétientés schismatiques ou hérétiques que contre le catholicisme, et se fait de plus en plus molle à mesure que la secte du sujet diverge davantage de celui-ci.*

Expériences comparatives nombreuses, le groupe de X... réunissant à quelques catholiques des chrétiens appartenant à plusieurs sectes orientales ou protestantes. De plus, les relations de la maison, en visite ou de passage, de pays divers et de cultes variés, qui se joignaient accidentellement à nos séances, m'offraient l'occasion de comparaisons précises sur ce point.

X.— *Les prestiges s'exercent moins librement sous le nom de défunts contemporains catholiques que dissidents. Parmi les premiers, l'intelligence directrice semble empêchée de simuler la personnalité des contemporains morts avec tous les secours de la religion, et ne pouvoir contrefaire que celle des défunts dont le salut éternel peut malheureusement sembler douteux, par suite des circonstances de leur mort.*

XI. — *Les communications sous le nom d'un personnage historique ou inconnu des assistants, — qui sont beaucoup moins saisissantes et, partant, moins dangereuses pour la foi de ceux-ci, — lui seraient au contraire plus accessibles.*

Je verrais en cela une protection providentielle contre l'action de cette intelligence mystérieuse.

Notre-Seigneur, dont certaines publications ont donné de prétendues communications, — nous les avons mentionnées plus haut — a permis à Satan de le tenter, nous dit l'Evangile. Ne peut-il tolérer aujourd'hui cet abus de son Nom pour éprouver ses fidèles ? Je soumets cette hypothèse à l'Eglise. La théologie mystique, ai-je lu depuis, nous apprend que Satan peut provoquer des visions et des extases en empruntant le masque des plus glorieux habitants des cieux pour tenter les présomptueux ; et ceux qui osent directement évoquer notre Rédempteur ne sont-ils pas essentiellement de ce nombre?

XII.— *La volonté ferme de ne prendre aucune part aux faits spirites, de ne point y apporter son concours, alors même que l'on se trouve très fréquemment présent aux séances, met à l'abri de toute influence de l'intelligence directrice et de toute communication s'adressant à celui qui observe cette condition, ou le concernant. Le concours matériel apporté aux faits spirites, l'assistance à ces faits avec volonté d'en favoriser la production, constitue donc un pacte tacite qui subordonne le complice, dans une certaine mesure, à la puissance du principe de ces faits.*

Réserve absolue observée par notre ami le bibliophile, que j'ai indiquée dès le début de mon récit. D'autre part, cas fréquents où notre médium, contre sa volonté, était forcée d'écrire au cours d'un travail, non la suite de ses idées, mais ce que traçait l'esprit qui s'était emparé de sa main. Maints autres exemples survenus sous mes yeux.

Tel est le résumé fidèle de mes expériences spirites, et l'énoncé des conclusions que j'en ai tirées pour ma propre gouverne.

C'est à ceux qui, par curiosité, désœuvrement ou même complaisance, se laissent aller, comme je le fis au début, à poser la main sur un élégant petit guéridon, léger trépied des sybilles modernes que l'on entrevoit parfois embusqué dans le coin favori de quelques imprudentes maîtresses de maison des deux mondes — et à celles-ci surtout — que j'offre ma relation. Donnent-elles accès chez elles aux prétendus esprits, ceux-ci, empressés à se glisser dans un milieu si puissant encore par l'exemple, s'y comporteront en gens qui savent vivre et leur conversation, asservie aux règles de la bonne compagnie, restera à l'unisson des réunions les plus « select ». La griffe est finement gantée.

Ce n'en est pas moins la griffe qui conduisait aux débauches publiques des fêtes de Bacchus, de Vénus et de Priape les matrones grecques et romaines, et poussait les pères de famille à brûler leurs propres enfants en l'honneur de Moloch aux temps antiques qui nous a valu au moyen âge les Gilles de Rais et autres égorgeurs assoiffés de magie noire ; qui, aujourd'hui, déchire les vêtements des femmes jusqu'à la nudité sous les yeux d'un nombreux cercle de spirites fanatisés, et provoque le sacrifice de jeunes hommes et de jeunes filles dans les assemblées du Vaudoux, au fond des bois en Afrique et en Amérique. C'est à elle enfin que les satanistes de notre époque dévoyée, dont le perfide « spiritisme de salon » a généralement été le premier pas vers l'occulte, regrettent souvent de n'oser, par la crainte salutaire de la police, sacrifier des enfants nouveau-nés sur l'autel de la messe noire, comme le faisait Guibourg, l'aumônier diabolique de la duchesse de Montespan et de la Voisin.

J. Amédée.

NATURE DU SPIRITISME

On fait grand bruit en ce moment autour d'un ouvrage du célèbre Dr Lapponi, médecin des papes Léon XIII et Pie X, L'Hypnotisme et le Spiritisme. *Ce livre, dont une traduction vient de paraître à la Librairie Perrin, n'a pas, à notre sens, la portée qu'on lui attribue. L'auteur avoue qu'il n'a jamais observé par lui-même les phénomènes dont il parle, et cela, souvent, se sent trop. L'ouvrage n'en est pas moins fort intéressant. Nous en extrayons un passage, dont les conclusions ne sont pas pour nous déplaire, puisqu'elles corroborent à peu près les hypothèses qui, pour l'explication des faits occultes, nous ont toujours paru les plus plausibles.*

A quoi devons-nous donc rapporter ces phénomènes? A quelle force pourrons-nous les attribuer?

A ces questions la réponse doit venir des philosophes et des théologiens, mais non pas des savants ni des médecins.

Nous dirons toutefois que quelques-uns ont cru trancher la difficulté en attribuant tout l'ensemble des faits spirites à des illusions plus ou moins inconscientes de cerveaux malades, en se fondant sur les analogies singulières qu'offrent *certains* phénomènes spirites avec certains autres phénomènes qui relèvent de la pathologie mentale. Mais ceux qui émettent cet avis ne considèrent point qu'un *grand nombre* des manifestations extraordinaires du spiritisme concernent des faits purement physiques, qui modifient les conditions naturelles d'objets ou d'instruments matériels sans aucune intervention de l'intelligence ni de la volonté humaine.

D'autres se plaisent à expliquer les phénomènes du spiritisme par des émanations fluidiques ou dynamiques qui se dégagent, volontairement ou non, de cer-

tains sujets vivants, placés dans certaines conditions spéciales d'esprit et de corps, Mais jamais encore personne n'a réussi à produire la démonstration logique, même la plus indirecte, de la réalité de ces prétendues émanations.

William Crookes, et d'autres avec lui, ont cru trouver la solution du problème dans une idée semblable à celle qu'avait jadis énoncée saint Augustin au sujet des miracles, lorsqu'il disait que ceux-ci s'accomplissent non pas *contrairement aux lois* de la nature, mais *contrairement à la connaissance* que nous avons, et pouvons avoir de ces lois (1). De la même façon, les savants susdits expliquent tout au moyen de la « relativité des connaissances humaines », qui signifie que, notre constitution physique et psychique étant ce qu'elle est, il nous est impossible de connaître exactement ce qui nous entoure (2). Ainsi, d'après eux, il existerait, dans la nature, des forces occultes qui, peut-être, devraient nous rester éternellement inconnues, faute pour nous de posséder les sens et les facultés nécessaires à leur perception. Ces forces occultes, supérieures et peut-être contraires à maintes des forces naturelles connues de nous, ne manifesteraient leurs effets singuliers que dans des circonstances spéciales et déterminées, encore impossibles à préciser, pour nous, jusqu'à présent; et, dans ces circonstances, elles opéreraient d'une manière inusitée, au-dessus de nous et autour de nous, bouleversant le cours habituel des choses qui nous concernent. Mais une telle doctrine se heurte contre le fait, inséparable d'elle, de qualités que nous aurions à attribuer à des forces physiques inanimées, si occultes et extraordinaires que nous les supposions.

A considérer l'effort d'intelligence, de volonté, d'affections et de passions qui caractérise indéniablement bon nombre des phénomènes singuliers dont nous nous occupons, il n'y a logiquement rien d'inadmissible à concevoir, plutôt, comme étant la cause de ces phénomènes, des êtres immatériels, qui, par le moyen de ces phénomènes, nous attestent et nous prouvent leur existence.

Dans toute la création *animée*, il y a, entre les êtres, une hiérarchie qui part des formes les plus élémentaires pour s'élever jusqu'à l'homme. Qui donc oserait dire que la création s'arrête à notre monde sensible? Et, au contraire, les incessantes découvertes scientifiques, même du seul ordre physique, ne tendent-elles point à nous faire apparaître, tous les jours plus évidemment, l'absurdité d'une telle conclusion?

Non, notre raison ne répugne point à admettre, et la philosophie ne nous défend point de croire que, au-dessus de l'homme, dans la série des êtres créés, existent d'autres êtres, plus intelligents que lui, ou doués d'un pouvoir physique supérieur, et qui, à leur tour, sont ordonnés hiérarchiquement, formant une série de plus en plus parfaite, pour aboutir enfin à un Être d'une perfection absolue, le plus intelligent de tous et le plus puissant, origine, raison, et fin de toutes choses. C'est à ces êtres que, dans notre pauvre langage humain, nous attribuons le nom *d'esprits*, comme si nous voulions les comparer à l'air et aux gaz, parce que, de la même façon que l'air et que les gaz, ils échappent à la perception de nos sens, mais surtout des deux sens de la vue et du toucher.

Or, puisque l'homme peut agir sur ceux des êtres créés qui lui sont inférieurs hiérarchiquement, ne serait-il point possible que, en thèse générale, des êtres supérieurs à lui, — et spécialement lorsqu'il les appelle, les invoque, les prie, — agissent sur lui et sur les choses qui l'intéressent? Et cette action, même, — toujours en thèse générale, — n'est-elle point probable au suprême degré?

Dira-t-on qu'il est absurde que ces êtres, supérieurs à l'homme dans la hiérarchie de la création, daignent s'émouvoir de l'invocation de l'homme? Mais est-ce que l'homme lui-même ne s'émeut point de l'invocation que lui adressent, dans leur langage muet, en cas de besoin ou de danger, des animaux inférieurs à lui? Est-ce que, aux cris d'un chien attaqué par un loup, l'homme n'accourt pas pour défendre la victime qui implore son aide? Est-ce que, plus bas dans l'échelle des êtres, on n'a pas vu une colombe sauvant du péril de la submersion, au moyen d'un fétu de paille, une fourmi tombée dans une pièce d'eau?

Ou bien dira-t-on que tout rapport est impossible entre l'homme et des êtres supérieurs à lui, simplement, parce que l'homme, dans les conditions ordinaires, est hors d'état de percevoir l'existence d'êtres supérieurs à lui? Ou bien encore dira-t-on que ces êtres doivent rester sourds aux prières et invocations de l'homme, simplement, parce que celui ci ne connaît ni leur nature intime, ni le degré de leur puissance?

Mais est-ce que, dans les conditions ordinaires, l'homme voit et sent ces êtres infiniments petits, les microcoques, les bacilles, les fungus, les algues, qui entretiennent avec lui des rapports continuels, et souvent fâcheux pour lui, ces êtres dont, jusqu'à une date toute voisine de nous, il ne soupçonnait pas même l'existence, et qui, aujourd'hui encore, peuvent à peine être rendus visibles par d'énormes agrandissements microscopiques, associés à d'ingénieux artifices de coloration? Est-ce que, peut-être, l'homme connaît la nature biologique intime de ces êtres? Et eux, à leur tour, est-ce qu'ils connaissent l'homme, ou en comprennent l'existence et la nature intime? Et pourtant est-ce que l'homme n'intervient pas dans les conditions de leur existence, par exemple pour rechercher l'influence qu'ils ont sur l'origine de maintes maladies, et pour étudier leur antagonisme biologique réciproque?

Dira-t-on qu'il est inadmissible que, parmi les êtres

(1) *De Gen. ad Litt.*, Livre VI, chap. XIII; *De Civit. Dei*, Livre XXI, chap. VIII.
(2) *Revue Scientifique*, 15 mai 1897.

vivants supérieurs à l'homme, il s'en trouve à la fois de bons et de méchants? Mais est-ce que toute la création sensible n'est pas, précisément, un mélange de choses bonnes et de choses mauvaises, du moins au sens relatif? Et pourquoi donc ne pourrait-il pas en être de même, du moins jusqu'à une certaine limite, parmi les êtres du monde supra-sensible?

La relativité des connaissances humaines, sous l'abri de laquelle Crookes et d'autres tentent de se réfugier pour éluder la question essentielle du spiritisme, non seulement ne vaut pas à exclure, mais contribue même à rendre encore plus acceptable l'existence de ces êtres supérieurs dont l'illustre physicien anglais a analysé les manifestations objectives par des procédés mécaniques ingénieux, avec toute sa conscience et sa précision ordinaires. Certes, étant ce que nous sommes, nous ne pouvons avoir, de ces êtres, une connaissance directe et immédiate : mais notre ignorance ne saurait nous autoriser à nier logiquement l'existence de ces êtres, sous l'unique prétexte qu'il nous est impossible de les connaître, directement et immédiatement, par les moyens sensoriels et psychiques dont nous disposons aujourd'hui. Et lorsque nous nous trouvons en face de manifestations sensibles qui ne peuvent pas être attribuées à des forces physiques brutes inconnues, attendu qu'elles portent l'empreinte manifeste de l'intelligence et de la volonté, du sentiment et de la passion, est-ce que nous n'avons pas le droit d'admettre l'existence d'êtres supérieurs de ce genre, existence démontrée par une foule de faits constatés avec toute la rigueur de nos meilleures méthodes expérimentales, et cela tandis que nous savons que la *relativité de nos connaissances* est l'unique cause qui nous empêche d'avoir, de ces êtres, la pleine connaissance que nous désirerions?

Mais, d'autre part, est-il croyable que des êtres hiérarchiquement supérieurs à l'homme soient toujours tenus d'obéir aux appels de l'homme? Est-il croyable que la Divinité leur permette d'entrer aussi aisément en rapports avec l'homme, de l'entretenir des vérités qui lui sont les plus chères, et lors même que l'homme qui les invoque se trouve être l'un des ennemis les plus acharnés de la Divinité? Est-il croyable que, par une telle permission, la Divinité veuille assurer, aux badauds qui s'amusent à évoquer les esprits, une condition privilégiée relativement à ceux qui, avec une passion loyale et sincère, recherchent la vérité dans les sciences ou dans la révélation?

A ces questions nous ne sommes certainement pas en état de répondre. Mais l'objection qu'elles soulèvent ne peut suffire à détruire tous les faits qui nous démontrent la réalité des rapports entre l'homme et des êtres supérieurs à lui.

Pour ce qui regarde la Divinité, en particulier, il ne nous est point permis d'oser scruter ses voies, de discuter ses desseins providentiels, de demander le pourquoi du secret de ses commandements.

Et puis, est-il absolument vrai de dire que, en autorisant des rapports faciles entre des êtres immatériels supérieurs et ceux qui les invoquent, la Divinité constitue, à ces derniers, une sorte de condition privilégiée par rapport à ceux qui ne veulent s'appuyer que sur les vérités révélées par la science ou par la foi? Pour notre compte, nous le nions formellement. L'histoire est pleine de récits d'apparitions qui, certes, ont été permises par la Divinité, pour encourager, avertir ou réconforter ceux qui, étant des croyants, se tiennent à l'écart des évocations spirites. Et les spirites eux-mêmes, de leur côté, nous avouent de quelle punition terrible la Divinité les frappe, quand ils nous révèlent toutes les erreurs et toutes les folies que les esprits leur enseignent, particulièrement en fait de morale et de religion. Qui donc osera dire que ce soit là une condition privilégiée?

Nous l'oserons d'autant moins, quant à nous, que, très vraisemblablement, il nous paraît que ce ne sauraient être des esprits d'élite, ni même simplement de vraies âmes de morts, qui consentent à répondre et à se montrer aux hommes, lorsque ces réponses et ces apparitions ont lieu, non pas sur un ordre exceptionnel de Dieu, mais simplement sur la requête de quelques oisifs plus ou moins curieux de sensations nouvelles.

Mais, dira-t-on, si ce sont vraiment des esprits qui se manifestent par les phénomènes singuliers que nous avons décrits, comment se fait-il que jamais le spiritisme n'ait pu servir à éclaircir un mystère historique, à résoudre une difficulté linguistique, à découvrir un document utile caché quelque part, à trancher un problème scientifique, à révéler un remède efficace, à prédire, d'une façon avantageuse pour nous, un événement futur? La réponse à tout cela nous paraît facile. Il nous semble évident d'admettre que les idées d'une âme passée à une autre vie, ou bien d'un esprit qui assume le rôle d'une telle âme, ne peuvent pas être, en soi, supérieures à ce que la nature et la culture de chaque individu a eu à lui fournir. Qui voudrait croire ou supposer que, après la mort, l'esprit d'un sot puisse égaler, en fait d'intelligence et de connaissance, l'esprit d'un Aristote, d'un saint Augustin, d'un Dante ou d'un Galilée? Et, du reste, aucun esprit ne saurait avoir la permission de se manifester en dehors des limites qui lui sont fixées.

On ne manquera point de nous dire que, en considérant ainsi le spiritisme, nous en arrivons à l'identifier avec la magie et la nécromancie des temps passés.

En effet, et nous ne cherchons pas à le nier. Entre la magie et la nécromancie d'autrefois, et le spiritisme d'aujourd'hui, nous ne trouvons aucune différence essentielle; et la ressemblance que nous découvrons entre eux nous porte à les tenir pour absolument identiques. Magie, nécromancie et spiritisme sont pour nous une seule et même chose. Et que si, dans le passé, la magie et la nécromancie se sont accompagnées de

maintes illusions, hallucinations et impostures, c'est simplement parce que, alors, le spiritisme n'avait pas encore été bien distingué de l'hypnotisme et des sciences occultes; de même que, d'ailleurs, aujourd'hui encore, il est souvent confondu avec certains phénomènes hypnotiques ou avec certaines fraudes et supercheries, que l'on a trop volontiers l'habitude d'associer à lui.

Et quant à ceux à qui nos conclusions déplairaient, nous leur ferions observer que notre intention n'est nullement de les imposer à qui que ce soit; mais que c'est simplement la logique qui, après un examen consciencieux et impartial des faits, nous les a imposées, d'abord, à nous-mêmes, comme il nous paraît qu'elle les imposera à quiconque ne voudra point, de parti pris, fermer les yeux à la lumière de la vérité.

Dr Joseph Lapponi.

ÇA ET LA

Une interview de Lombroso.

Le célèbre criminaliste Lombroso a été interrogé par le correspondant du *Standard*, à Turin, au sujet de sa prétendue conversion au spiritisme dont on a cru trouver plus d'un indice dans un article de lui paru récemment dans la *Lettura* de Milan.

Le professeur a déclaré que beaucoup de gens d'ailleurs lui avaient fait la même question en lui demandant de se prononcer plus nettement; il en a été très surpris, pensant avoir été suffisamment explicite.

« — Oui, a-t-il dit, je crois qu'il y a des phénomènes de spiritisme. Et cette croyance est parfaitement conciliable, contrairement à ce que beaucoup de gens s'imaginent, avec les théories matérialistes que j'ai professées jusqu'ici et qui sont encore miennes. Ceci n'a rien à voir avec cela. D'ailleurs je n'hésiterais pas, au besoin, à sacrifier des théories au but idéal de ma vie, à la recherche de la vérité. Il y a environ quinze ans que je répète à tout venant ma croyance dans les phénomènes de spiritisme, qui, selon moi, ne sauraient être niés, mais dans lesquels je ne vois pas non plus la contradiction des principes de la science positive.

Cependant je suis loin de me confondre avec les gens qui s'imaginent que ces phénomènes sont dus à l'intervention de l'âme des morts. Les phénomènes de spiritisme n'ont pas, selon moi, d'origine surnaturelle.

Tous les phénomènes de spiritisme peuvent se comprendre sans avoir recours au surnaturel. Tous ou presque tous peuvent être classés parmi les phénomènes que la science peut expliquer. Tandis que les spiritistes considèrent l'âme comme une émanation de la divinité, je la considère, moi, comme une émanation du cerveau. Vous voyez donc que, sous ce rapport, je ne saurais être appelé spiritiste, selon le sens, du moins, qu'on prête d'ordinaire à ce mot.

Quant aux médiums, ce ne sont pas autre chose que des individus anormaux dont la confrontation cérébrale présente des anomalies physiques que j'ai d'ailleurs déjà expliquées dans mon ouvrage intitulé : *Etude sur l'Hypnotisme*. Ils ont des centres cérébraux ultra-sensibles, grâce auxquels ils produisent des phénomènes qui paraissent au profane merveilleux et surnaturels. Mais comme tous ces phénomènes ne peuvent pas être expliqués par cette sensibilité excessive, je suis obligé, comme je l'ai fait dans mon article de la *Lettura*, de supposer une quatrième puissance, une sorte d'*Inconscient*, qui persisterait au-delà même de la mort. »

Enfin, le professeur Lombroso résuma toute sa profession de foi dans cette dernière déclaration :

— « Je suis spiritiste en ce sens que j'admets l'existence d'une force mystérieuse soumise à des lois scientifiques encore inconnues et auxquelles sont dus des phénomènes tels que de lire les yeux fermés et la transmission de la pensée. Ce que je n'admets pas, c'est la théorie spiritualiste qui voit dans chaque phénomène l'intervention de la puissance divine. »

Un nouveau groupe d'études psychiques.

On nous communique la note suivante, que nous insérons très volontiers :

Nous apprenons avec plaisir la création, à Avignon, d'un « Groupe indépendant d'Etudes Psychiques » qui réunit déjà un assez grand nombre d'adhérents désireux de s'affranchir des préjugés routiniers de la science officielle et d'étudier les phénomènes d'ordre psychiques desquels, au reste, cette même science officielle se rapproche à grands pas.

Beaucoup d'étudiants de la région vauclusienne seront certainement très heureux de trouver là un moyen d'unir leurs travaux et de progresser par la force même de cette union.

Le programme du « Groupe d'Avignon » embrasse toutes les branches de la Science universelle, dite occulte, mais ce n'est, naturellement, que par une progression lente et d'autant plus sûre, que les adhérents passeront de l'étude de l'hypnotisme moderne, du magnétisme et du spiritisme à celle des phénomènes d'ordre plus élevé qui exigent de bons guides, aussi bien que des étudiants déjà familiarisés à ces sciences.

Toutes les demandes d'adhésion et de renseignements doivent être adressées à M. L. GASTIN, Président du « Groupe d'Etudes Psychiques », 1, rue du Gal, Avignon.

Le spiritisme à la cour d'Italie.

M. Marconi, l'inventeur de la télégraphie sans fil, suivant l'exemple de Richet, de Lombroso, s'adonne en ce moment à l'étude des phénomènes psychiques. Il a obtenu, paraît-il, des résultats surprenants avec une certaine princesse romaine qui est un médium extraordinaire.

On prétend que le roi lui-même est venu assister à des séances au cours desquelles Marconi a obtenu de curieux phénomènes de matérialisation.

Toute la cour ne s'entretient que de ces événements.

LES

Prédictions de L'OLD MOORE

DÉCEMBRE 1906

La vignette représente, à gauche, un vieillard décrépit assis sur un fauteuil ayant, à ses pieds un sablier : c'est 1906. Vers lui s'avance une plantureuse nourrice qui tient

dans ses bras un gros poupon (1907). Elle invite le vieillard à lui faire place.

A droite, une femme élégamment vêtue fait l'aumône à un miséreux.

Dans le fond, des marins de diverses nationalités se saluent avec affabilité et montrent, au ciel, un vol de grues, oiseaux de bon augure.

Voici les prédictions :

L'agréable tâche du prophète est à peu près terminée pour l'année 1906. Avant de clore ses prédictions, il tient à appeler l'attention sur le tableau placé en tête du dernier mois.

Le vieux père *Temps*, fatigué et déprimé, est prêt à faire place à un planturéux petit 1907 et quoiqu'il y en ait beaucoup parmi nous qui aiment à dénigrer les mérites de la grande race britannique, *Old Moore* est tenu d'élever la voix et de déclarer que nous nous améliorons rapidement, et la fin de l'année nous trouvera meilleur de toutes les façons.

Moins de crimes, ce qui signifie conséquemment, moins de boisson. Les pauvres seront mieux logés, les maisons seront plus belles, les enfants plus vigoureux ; enfin, comme de bons citoyens, nous devons nous sentir reconnaissants au dispensateur de tous lieus pour les grands et nombreux bienfaits dont nous avons été gratifiés pendant l'année écoulée.

1906 se clôra sur de graves nouvelles de Paris ; il est plus que probable qu'un vaste complot sera découvert ayant son siège principal dans la capitale de la France. La propagande visera une politique d'extermination plus spécialement dirigée contre la Russie.

Il y aura probablement quelque discussion à propos du nombre considérable d'étrangers employés dans notre marine marchande et aussi du danger encouru par tant de pilotes étrangers pratiquant sur nos côtes. Il ne serait pas étonnant qu'une loi soit déposée dès le commencement de la session traitant de ces deux questions vitales.

On apprendra, vers cette époque, la mort d'un homme d'Etat très connu, et cette nouvelle provoquera des regrets universels et sincères ; car bien qu'il eût de nombreux adversaires politiques, il était néanmoins tenu en haute estime par tous.

Avant Noël, la Bourse de Londres fera quelques excellents marchés et nous pouvons espérer une hausse rapide des chemins de fer canadiens et anglais.

Le temps, à la fin de l'année, sera très conforme à la saison et nous pourrions éprouver une abondante chute de neige sur les Iles Britanniques.

LES LIVRES

Magnétisme Vital. Contributions à l'étude par le galvanomètre de l'électro-magnétisme vital, suivies d'inductions scientifiques et philosophiques, avec une préface de E. BOIRAC, vice-président, de la Société d'Hypnologie, et Psychologie, par Ed. GASC-DESFOSSÉS, membre de l'Institut général psychologique. Deuxième édition revue et augmentée. Un volume in-16 de 502 pages, avec 32 figures dans le texte et une hors texte, broché, 5 francs. RUDEVAL, éditeur.

Depuis plusieurs années la question du magnétisme vital est entrée dans une phase nouvelle, et s'il rencontre souvent encore une défiance de parti pris, une bonne partie du grand public intelligent, que n'effraient pas les nouveautés, se plaît à l'étudier. Or, voici un livre qui, tout en s'adressant à une élite de lecteurs spéciale et restreinte, arrive à sa deuxième édition ; c'est dire que les matières dont il traite sont susceptibles d'intéresser les esprits qui pensent, et mieux encore, que l'auteur a su particulièrement intéresser ses lecteurs.

L'auteur, trop modeste, que cet ouvrage classe d'emblée parmi les véritables savants, s'est proposé de montrer que les phénomènes ainsi produits ne peuvent s'expliquer exclusivement par leurs antécédents physiques, et qu'il faut toujours faire une place prépondérante à un élément *sui generis*, qui semble bien ne pouvoir être que l'électro-magnétisme vital.

Remèdes de bonne femme, par les docteurs CABANÈS et BARRAUD (Bibliothèque de Curiosités et Singularités médicales), 1 volume in-16 de 390 pages, 4 francs. A. MALOINE, éditeur.

Il n'est personne qui n'ait vu préconiser ou appliquer dans son entourage les remèdes dits « de bonne femme »

Cette médecine populaire, si efficace parfois, présente aussi souvent des dangers, et grâce aux docteurs Cabanès et Barraud, il ne sera plus permis désormais de les ignorer. Avant de vous confier aux rebouteurs ou aux commères, lisez l'ouvrage des deux auteurs et vous serez pleinement édifiés. Vous y verrez de nombreuses quantités de médications plus singulières les unes que les autres, et dont l'énumération est des plus réjouissantes. Vous y trouverez aussi l'explication du succès de certaines pratiques, où la suggestion tient une si grande place. Enfin, pour donner une preuve de leur impartialité, les docteurs Cabanès et Barraud ont la bonne foi de reconnaître que la médecine scientifique doit beaucoup à l'empirisme et que beaucoup de conquêtes de la thérapeutique dérivent directement de ce dernier : il suffit de citer l'opothérapie, l'hydrothérapie et, parmi ces médicaments, l'opium, la quinine, le mercure, l'iode, etc., pour être convaincu de la vérité de cette assertion. Ce volume fait suite à celui déjà paru dans la même collection : *Comment se soignaient nos pères, Remèdes d'autrefois*, du docteur Cabanès.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73.